

Les habits de l'empereur

Ook Chung

Volume 38, numéro 2 (224), avril 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32400ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chung, O. (1996). Compte rendu de [Les habits de l'empereur]. *Liberté*, 38(2), 78–84.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

OOK CHUNG

LES HABITS DE L'EMPEREUR

Sophie Kahn, Les Faux Prophètes, Paris, La Différence, 1995, 333 pages.

*Imaginez une corrida pour vous tout seul.
J'ai besoin du public.*

*L'œuvre poétique est sacrée en ce qu'elle
est création d'un événement topique,
« communication » ressentie comme la
nudité. Elle est viol de soi-même, dénuda-
tion, communication à d'autres de ce
qui est raison de vivre, or cette raison de
vivre se « déplace ».*

*Ce qui m'affirme assez fortement pour
nier les autres.*

(Laure, « Le Sacré », *Écrits*)

Sophie Kahn vient de publier un roman intitulé *Les Faux Prophètes*, qui a pour sujet les « faux discours » (éthique, lyrique, psychanalytique) de notre société, vus à travers une fillette autiste prénommée Nada. Le propos du roman tient dans ce commerce non autorisé, parfois frauduleux, entre le déficit et l'inflation de la

parole. Voilà qui n'est pas sans rappeler la mise en relation des discours critique et clinique dans un article de Derrida intitulé « La parole soufflée¹ », expression que Kahn reprend telle quelle à la fin d'un chapitre, où Derrida entend le mot « soufflé » dans le sens double de vol et d'inspiration.

Or, si la petite Nada est le personnage central du roman, elle ne l'est qu'à titre passif, tout comme ses parents désemparés, Vaclav et Frédérique. Le vrai support de l'action romanesque est le personnage à la fois grandiose et farcesque de Paul Serf qui utilise la veuve et l'orphelin comme rampe de lancement à une ascension médiatique cependant vouée au sort d'Icare. Philosophe de formation, Paul Serf a plutôt l'âme d'un administrateur-relationniste-showman, bien qu'il possède un sens de la stratégie médiatique trop subtil pour tomber dans l'image grossière du télévangéliste ; au demeurant, le destin finira par se jouer de lui puisque au moment critique, lorsqu'il se retrouvera devant une petite classe de fonctionnaires qu'il doit former en « éthique gestionnaire », la parole lui sera soufflée, et c'est la déconfiture. Paul Serf rêve de fonder un Empire spirituel dont il serait le « Président ». L'une des questions que pose le roman de Sophie Kahn est l'Alliance « possible » (mot fréquemment employé) entre idéalisme et pragmatisme, et ce n'est sans doute pas pour rien que le père de Nada porte le prénom de Vaclav (à l'image de l'ex-président ci-devant écrivain Vaclav Havel, dont le nom figure à la fin dans une mini-bibliographie).

Le discours prophétique comporte une dimension théâtrale en ce qu'il a besoin d'un public. Mais le vrai théâtre, celui qui à la manière d'Artaud implique autant

1. Dans *L'Écriture et la Différence*, Paris, le Seuil, coll. « Points », 1967, p. 253-292.

l'acteur que le spectateur, ressemble plutôt à une arène qu'à l'univers de l'audimat qui domine notre époque technologique.

Des acteurs découpés dans la toile pour un Théâtre de la Mort. Leurs vêtements, déchirés puis recousus ensemble, pétris, donnent à leurs visages la couleur de la glaise. Pâte de souvenirs, de rancœurs qui emprunte à l'auberge ses tables, à l'école son estrade et son obscurité aux prisons (p. 153).

Tout pragmatiste qu'il soit, Paul Serf oublie de faire preuve de pragmatisme là où il le faudrait. Dans les discours qu'il tient aux enfants confiés au Centre Pollen, il est ainsi davantage question de théorie sémiotique emberlificotée que d'objectifs pratiques à atteindre.

Bien que le personnage central soit une autiste, *Les Faux Prophètes* ne se range pas dans la catégorie des romans « psy » comme ceux de Howard Buten (qui fait toutefois un petit caméo dans le roman) ou des livres-témoignages écrits par des cliniciens et psycho-éducateurs comme ceux de Mary MacCracken, Elizabeth Craig, Virginia Axline (comment pourrait-on oublier son *Dibs*?). Seul le personnage de Maria Sert, la psycho-éducatrice, tire le roman du côté d'un lyrisme qui fait participer le lecteur aux luttes et aux triomphes, d'autant plus héroïques qu'ils sont minuscules, de l'enfance blessée, en contrepoint aux autres personnages qui la survolent de leurs ambitions éthérées.

Il y a quelque chose de swiftien dans le roman de Kahn. Comme dans *Les Voyages de Gulliver*, l'ironie se trouve dans la disparité des échelles de valeurs, des systèmes de signes, du relatif érigé en totalitarisme, dans la satire des théoriciens sans expérience pratique, qui tissent les habits de l'empereur pour se constituer

un capital intellectuel. Le malheur de Frédérique, grammairienne qui a cru qu'elle évoluerait dans les hautes sphères intellectuelles, tient à la nécessité humiliante qui est la sienne de devoir inculquer sempiternellement l'abc à sa fille; et Vaclav, que préoccupe davantage une Tchécoslovaquie en rupture, est ramené à la petite guerre que lui livrent Nada et son mariage en péril. Frédérique se doute bien que l'« origine » de l'autisme de sa fille remonte peut-être à une lésion biologique prénatale, mais la métaphysicienne en elle se rebelle contre une explication aussi banale, sans commune mesure avec ses conséquences existentielles, non seulement pour Nada mais aussi pour son propre couple, et grande est la tentation chez elle de s'accrocher à des justifications alambiquées, à la mesure de cette tragédie. Aussi espère-t-elle en Paul Serf un Messie qui redore le blason de la plaie familiale en la drapant d'ornementations savantes qui drapent aussi la laide nudité de la réalité.

René Lapierre² a montré que le langage publicitaire et médiatique est devenu le langage prophétique des temps modernes. De tout temps, la rhétorique prophétique a usé de stratégies de persuasion, dont la violence verbale frise parfois le viol physique. « La communication n'était que la pointe sophistiquée de la consommation, l'art, non plus de boire du coca-cola, mais d'en parler dans une langue inspirée semant à tous vents³. » Le langage devient ainsi une plus-value, son propre objet apposé sur le référent. « Et dans cette logique marchande, il n'était guère étonnant que l'éthique puisse s'acheter et se vendre » (p. 100).

2. René Lapierre « Dead Bodies (Prière III) », *Liberté* n° 222, décembre 1995.

3. *Les Faux Prophètes*, p. 98-99.

Les Faux Prophètes n'est pas un roman philosophique mais on le dirait écrit par un universitaire caparaçonné d'un lourd appareil théorique, ce qui, n'en déplaise à l'auteur, constitue à la fois la contradiction et l'étoffe du roman. Il me semble avoir repéré plusieurs clins d'œil à la pensée et à l'univers derridiens (Jabès, Levinas, Artaud...) et je serais tenté de qualifier le roman de déconstructionniste. Pour Kahn comme pour Derrida, le commentaire institutionnel qui prend en charge le discours (même silencieux) du malade est un vol. « La seule chose qui ne se laisse pas commenter, c'est la souffrance » (Kahn). Si la parole advient, c'est soit qu'elle provient d'une force surhumaine dont la source ne peut être que divine, comme dans ces vers de Goethe : « Et là où l'homme, dans sa souffrance, perd la parole, / Un dieu m'a donné de dire ce que j'endure » ; soit que la parole est volée, qu'elle est récupérée par le discours institutionnel, par le faux prophète qui s'autorise de la souffrance et de l'expérience d'autrui pour se constituer un capital symbolique (ou franchement matériel, comme le font les organisations caritatives dont se servent des télévangélistes prévaricateurs), en le détournant de l'Autre.

À une époque où la parole prophétique semble avoir disparu de la place publique, elle-même envahie par les discours assourdissants des faux prophètes de la publicité et de l'idéologie sociale, le danger semble venir de ce que l'on ne sache plus quelle est l'origine des oracles, réduits à une *vox* sans visage, à des signes disjoints et aliénés de leur *persona* prophétique, comme les graffiti sur les murs de métro, signes orphelins, voix sans bouche, épiphanies sans visage, prophètes sans dieux, dialogue à sens unique, origine sans origine...

(...) cette voix à la fois aseptisée et suave, aussi paradoxale que sa torpeur dans le dos du conducteur à cette heure avancée de la matinée, n'était pas celle de ce dernier, barbare aphasique à l'étroit dans son uniforme, mais avait été enregistrée par la RATP pour le décharger de ses obligations de parler, autant dire de son humanité. (p. 27)

*

« Oh ! bon Dieu qui ferais mieux d'exister ! » Cette menace dérisoire décochée ainsi au pied du lit en direction d'une Absence Suprême par deux vieilles folles qui la sommaient de prendre forme lui sembla résumer le dialogue noué par tous les cœurs simples avec la Divinité. (p. 32-33)

Dans la mythologie biblique, c'est le souffle divin qui anime l'homme ; dès que ce souffle déserte le corps, l'homme meurt. Mais à notre époque athée, le corps se contente de se réifier, comme la femme de Loth, et de pourrir dans sa facticité visqueuse, dans cette désertification du sens qui est le désert des temps modernes. Dans ce monde de pierre, marqué au coin de l'absurde, tout est bon pour insuffler un peu d'âme aux choses et aux valeurs inanimées, cris, graffiti (ces cris écrits), injures, l'invective étant l'une des fonctions phatiques et socialisantes du discours prophétique qui restaure un contact vivant : « Pleurer eût déjà été une poussière déposée à la surface de cette mer d'huile, invectiver le monde et son prochain un rocher... » (p. 35)

Malgré les références religieuses qui foisonnent dans le roman de Kahn, c'est bien d'un prophétisme laïque qu'il s'agit ici. Du point de vue de l'auteur, tout prophétisme, même salvateur, est déjà un faux

prophétisme: celui de Paul Serf qui se terminera par une déconfiture à la mesure de sa concupiscence; celui, sincère, des parents de Nada qui, ayant retrouvé la sérénité après leur défection, comprendront que le bonheur n'est pas à la hauteur de l'eschatologie. Le paradoxe du prophétisme est là: toute eschatologie est un leurre, une inflation ontologique vers un avenir toujours décevant dans sa réalisation, sans lien avec le paradis banalement réel (comme dirait Meursault), mais c'est seulement dans cette mouvance, dans ce «sens» orienté, dans ce «foreplay» que le prophétisme prend son ampleur sacrée.